

***Un pharmacien militaire
deux fois docteur en Médecine :***

Jean-Antoine-Bonaventure LODIBERT

(1772-1840) (*)

par M. NAUROY

C'est d'un destin noble, mais quelque peu paradoxal, que je vais vous entretenir : celui de Jean, Antoine, Bonaventure Lodibert.

En effet :

- aimant le calme et passionné d'étude, il prit une part active aux dures campagnes guerrières de Napoléon...
- réfléchi et raisonnable, il enleva sa future épouse...
- pharmacien, il soutint deux thèses de doctorat en médecine...

Lodibert naît à Crest, dans la Drôme, le 14 juillet 1772, soit dix-sept ans, jour pour jour, avant la prise de la Bastille.

Il fait ses études scolaires et son apprentissage de pharmacien à Lyon, avant de gagner Paris. Dans la capitale, il travaille d'abord dans l'officine d'un certain Séguin, puis chez Bouillon-Lagrange, auquel il sert de préparateur pour son cours public de chimie.

(Je me permets une parenthèse, car ce Bouillon-Lagrange a eu, lui aussi, un destin curieux. Ayant étudié la chimie avec Fourcroy et Berthollet, il fut élu professeur de chimie au Collège des Pharmacies (devenu par la suite Ecole gratuite de Pharmacie, puis Ecole de Pharmacie) et précéda Bussy dans cette chaire. Il enseigna aussi la chimie à l'Ecole Polytechnique, où il fut remarqué par Napoléon. Celui-ci l'attacha comme pharmacien à la

(*) Communication présentée à la séance du 23 novembre 1974 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

Maison de l'Empereur. A ce titre, il fit alors plusieurs campagnes militaires ; et il fut reçu docteur en médecine à Strasbourg, en 1805. Il devint alors le médecin personnel de l'Impératrice Joséphine ,et le resta même après la répudiation de celle-ci en 1809.)

Mais revenons à Lodibert !...

Il est remarqué par Parmentier, pharmacien inspecteur et membre du Conseil de Santé, qui l'engage à embrasser la carrière de pharmacien militaire.

Lodibert a tout juste 20 ans, lorsqu'en 1792, l'an I de la République, il rejoint l'Armée du Nord, en qualité d'élève en pharmacie (ou pharmacien de 3^e classe).

Son signalement nous est connu :

« Taille de 1 mètre 660 millimètres, front assez découvert et légèrement cicatrisé, yeux bruns, cicatrice entre la tempe et l'œil du côté gauche, nez grand, bouche moyenne, lentille à la lèvre supérieure du côté droit, menton arrondi, visage ovale plein, cheveux, sourcils et barbe d'un brun foncé. »

Lodibert est donc un jeune pharmacien militaire, lorsqu'il prend part à l'invasion des Pays-Bas, dénommés alors « Provinces-Unies », dépendantes de l'Angleterre. (C'est d'ailleurs ce fait qui explique l'action guerrière menée par l'Armée du général Pichegru, durant l'hiver 1794-1795.)

Il est en garnison à Leyde, lorsque, tombant éperdument amoureux, il n'hésite pas à enlever une jeune Hollandaise de la meilleure société, Mlle Suzanne-Marie Rietveld, qui n'est rien moins que la fille du recteur magnifique et professeur de théologie de l'Université de Leyde. Il se marie avec elle.

Il reste longtemps dans le pays et, en 1801, il prend le grade de docteur en médecine, à l'Université de Leyde, avec le sujet suivant :

« De hygienae cum chymia connubio » (Du mariage de l'hygiène avec la chimie).

Dans ce travail, il est le premier à souligner les inconvénients du chlore gazeux pour la purification de l'air des grandes salles d'hospitalisation de l'époque. Il propose de remplacer le chlore gazeux par une irrigation par de l'eau imprégnée de ce gaz.

La République Batave, qui avait été proclamée à l'entrée des troupes françaises, devient, en 1805, Royaume de Hollande, avec Louis Bonaparte comme souverain.

L'armée française est concentrée au camp de l'île de Walcheren, située entre les deux grandes embouchures de l'Escaut. Le paludisme y règne. Lodibert en est atteint. Guéri, il est affecté à l'Hôpital de Wesel.

La même année, le 17 juin 1808, il devient docteur en médecine de l'Ecole de médecine de Paris. Son jury de thèse est composé de : Baudelocque,

président ; Chaussier, Dubois, Fourcroy, Hallé et Lallement, examinateurs. Il traite devant eux de la « *Thymiatechnie médicale* ».

Ce terme de thymiatechnie médicale est expliqué dans la préface de son travail, dédié à Parmentier :

« Prise dans la rigueur de l'éthymologie, la thymiatechnie pourrait s'entendre l'art des parfums. Je l'appliquerai à l'art d'employer en médecine, non seulement les parfums proprement dits, mais toutes les substances qui, par leur volatilité, se répandent en entier dans l'atmosphère, ou laissent échapper quelques-uns de leurs principes... Le sujet que je traite est donc l'emploi médical des fumigations, de quelque nature qu'elles soient... »

Et, en quarante pages, Lodibert étudie les diverses substances utilisables pour, comme il dit, « sanifier l'air » en luttant contre les miasmes. Il souligne tout d'abord l'existence et le danger de ceux-ci : « Que les personnes qui, séduites par une hypothèse appuyée de quelques objections plausibles, répugneraient à admettre que l'air peut être le véhicule de principes morbifiques connus sous le nom de miasmes, passent près d'un hôpital encombré de malades ; que de là elles pénètrent dans les cours, ensuite dans les salles mêmes ; de loin elles reconnaîtront une odeur de faguenas et, de près, le nez, l'estomac même, leur fera faire une sorte d'analyse de ce mélange d'odeurs fades, aigres, putrides, nauséuses, si bien détaillées par le Professeur Halle, selon le genre de maladie, d'âge et de sexe. Et si cela pouvait encore les convaincre, qu'elles séjournent dans ces établissements ; la maladie qu'elles y contracteront leur donnera peut-être une terrible certitude de l'existence et de l'action de ces miasmes ! »

Lodibert fait ensuite un bref historique de l'emploi des fumigations, et donne de celles-ci les classifications possibles : « Les fumigations peuvent être considérées *physiquement*, ou quant à leur forme extérieure, et de là divisées en : fumiformes, fumées, vaporiformes, vapeurs, aériformes, gaz... Elles peuvent être considérées *chimiquement*, ou quant à leur composition, et de là divisées en acides, alcalines, salines, aqueuses, alcooliques, éthérées, oléo-volatiles, sulfurées, toutes assez généralement employées, et auxquelles on pourrait ajouter les thermo-oxygénées, les thermo-hydrogénées, les thermo-azotisées, ou emploi des airs factices... »

Lodibert traite ensuite, en détail, des diverses substances employées en fumigations.

Voici, à titre d'exemple de son style, ce qu'il dit des *Fumigations éthérées* :

« Le plus volatil de tous les liquides, l'éther, est très pénétrant : son action sur l'organe olfactif se propage à la bouche, au poumon, à l'estomac ; il réveille les sens les plus engourdis ; il excite vivement, mais passagèrement ; l'a-t-on respiré dans une défaillance, on veut le respirer encore ; on désirerait se trouver dans une atmosphère chargée de ses suaves vapeurs.

« Dans les longs et violents accès d'une fièvre intermittente que j'ai eue à Middelbourg, l'éther m'a procuré de douces jouissances au milieu des maux les plus cruels. Je ne pouvais respirer, si l'air n'était saturé de ce bienfaisant

halitus. Pénétrant dans mes poumons affaiblis, il les dilatait, il y portait une douce chaleur semblable à celle que procure l'édredon le plus fin promené légèrement sur la peau. Mon collègue, le Dr d'Arquier, médecin d'un mérite distingué, qui me donnait avec empressement les soins de l'amitié et les secours de la médecine, aurait peut-être attribué ces sensations au délire, tant je mettais d'expression à les lui rendre, si l'ami qui avait passé la nuit auprès de moi n'avait été témoin d'un effet si manifeste. Cette excitation continuée me disposa à supporter le quinquina, dont l'administration était nécessaire pour prévenir l'accès du lendemain, auquel je n'aurais pu résister. L'inspiration de l'éther est indiquée par le Professeur Pinel, comme très utile contre le croup. Des fumigations de ce liquide faites dans la chambre, au lit du malade, peuvent suppléer à l'inspiration, à laquelle on ne peut pas toujours décider l'enfant atteint de cette maladie. Elles conviendraient dans l'asthme convulsif et dans la débilité chronique des membranes muqueuses des voies aériennes.» (Cette narration ne trouverait certainement pas place dans une thèse actuelle.)

Grâce à ses deux thèses de doctorat en médecine, soutenues à Leyde et à Paris, la notoriété scientifique de Lodibert est bien établie. Aussi est-il désigné par le ministre de la Guerre pour faire partie (avec le baron Desgenettes et le baron Thénard, ainsi que divers chefs militaires) d'une commission chargée d'analyser les eaux de la Zélande (province méridionale des Pays-Bas, formée des îles situées entre les bouches de l'Escaut et du Rhin) et de proposer les moyens pour les assainir. Il doit aussi procéder à la transformation du service pharmaceutique des hôpitaux du Royaume (celui-ci ayant été alors aboli) sur le type des hôpitaux de l'Empire Français, auquel maintenant la Hollande est rattachée.

Il est ensuite affecté à l'hôpital d'Utrecht et, bientôt après, à l'hôpital militaire de Strasbourg, qu'il quitte pour rejoindre la Grande Armée, en qualité de pharmacien principal.

Il fait alors la campagne de Russie. Il est l'un des rares pharmaciens à en revenir. En effet, sur les dix pharmaciens en chef et principaux attachés à la Grande Armée, deux seulement repassèrent le Niemen : Laubert et lui. Les autres moururent de froid ou du typhus.

A Mayence, il est nommé pharmacien en chef de la Grande Armée et participe aux campagnes de Saxe et de France.

Après la chute de l'Empire, il est chargé de réorganiser le service de la pharmacie militaire, dans le cadre général de la réforme de l'administration.

Pendant les vingt dernières années de sa carrière, il est pharmacien en chef-premier professeur à l'hôpital militaire de Lille, puis au Val-de-Grâce. Il est nommé ensuite pharmacien en chef de l'hôpital de la Garde royale (devenu Hôpital du Gros Caillou) à Paris. C'est là que l'atteint une mesure de mise en non-activité par suppression d'emploi, puis mise à la retraite, en septembre 1835.

Il meurt cinq ans plus tard, le 23 janvier 1840, à son domicile parisien au 84, rue de Sèvres, de ce qu'on appela à l'époque « une sorte de consommation ».

Lodibert assista donc aux premiers triomphes des armées napoléoniennes en Belgique, en Hollande, en Allemagne, et fut témoin de leurs derniers revers en Russie, en Saxe, en France et à Waterloo... Il fut cependant un homme de sciences, érudit et cultivé : il fit diverses communications sur les eaux de la Zélande, sur l'asperge, sur le girofle... et soutint deux thèses de doctorat en médecine.

Il publia, en outre, une notice sur Laubert et un éloge de Sérullas, tous deux pharmaciens militaires.

Au moment de sa mort, Vée lui rendit hommage, à la Société de Pharmacie de Paris : « Vous avez tous connu Lodibert. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle place il occupait dans une société telle que la nôtre, combien ses lumières, sa constante assuidité, sa parole à la fois si grave et si modeste lui donnaient d'autorité chez nous, comme partout où vous l'avez vu placé, car il ne possédait pas seulement la tête d'un savant, mais il avait un cœur d'honnête homme, qui prenait feu chaque fois que la dignité ou la moralité de l'art auquel il était si profondément attaché se trouvait intéressés.

« M. Lodibert avait beaucoup voyagé. Il était au milieu de ces apôtres armés de la civilisation française, qui ont payé à l'Europe, en lumière et en libertés, les désastres de la guerre, qu'ils lui ont fait endurer.

« Mais lui ne s'était pas contenté de semer, il avait aussi immensément recueilli ; studieux et philosophe observateur, la langue, la littérature et les mœurs des pays qu'il avait parcourus lui étaient devenues familières. Il en connaissait surtout les institutions professionnelles qui y règlent l'exercice de notre art, et y était lié avec tous les hommes remarquables qui honorent la pharmacie sur ces terres étrangères. »

Pariset dit de lui, devant l'Académie de Médecine :

« A son heureuse mémoire, à la plus exquise politesse, à l'aménité la plus attachante, à une bonté de cœur inaltérable, Lodibert joignait les qualités les plus solides et les plus dignes de respect : une fidélité inviolable pour ses amis, une droiture inflexible. »

Il faisait, en effet, partie de ces deux Compagnies : l'Académie Royale de Médecine depuis 1825, et la Société de Pharmacie de Paris, (ancêtre de l'Académie de Pharmacie) dont il devint président en 1832.

Il fut membre aussi de la Société Linnéenne de Paris, et était Officier dans l'Ordre de la Légion d'honneur.

Les historiens ne semblent pas lui avoir réservé la place qu'il mérite, aussi, je crois qu'il était bon de faire revivre pour vous cet homme de bien et ce pharmacien militaire, deux fois docteur en médecine, que fut Jean, Antoine, Bonaventure Lodibert, sur lequel je vais avoir le plaisir de vous présenter quelques diapositives de documents inédits (ceux-ci ont été aimablement mis à ma disposition par un descendant de Lodibert, le colonel Bouvery).

